III. La conception phénoménologique de la conscience

1) L'intentionnalité de la conscience : la construction mentale de l'objet

Une autre conception de la vie de l'esprit a profondément marqué le XX^{e} siècle : il s'agit de l'école de pensée phénoménologique, fondée par le philosophe allemand Edmund Husserl, et illustrée notamment, en Allemagne, par Karl Jaspers et Martin Heidegger, et en France par Maurice Merleau-Ponty et Jean-Paul Sartre (qui l'a rebaptisée « existentialisme).

Il s'agit pour ces auteurs de décrire les phénomènes tels qu'ils apparaissent à la conscience et nous sont donnés dans l'expérience. Le terme « phénoménologie » vient du mot grec « *phaïnestaï* », qui signifie « apparaître ». Le projet phénoménologique consiste donc dans la description des actes par lesquels la conscience se rapporte au réel et le fait « apparaître » dans l'esprit, sous forme de représentations mentales.

Il n'y a pas dans la phénoménologie une critique du libre-arbitre comparable à celles de Spinoza, de Nietzsche, de Marx ou de Freud. Si les phénoménologues entretiennent un dialogue critique avec Descartes, ils vont beaucoup moins loin que les « philosophes du soupçon » dans la remise en cause du sujet maître de lui-même, capable de se connaître et de se maîtriser, au moins partiellement. Mais ils insistent sur le fait que la liberté n'existe pas absolument, abstraitement, mais toujours en acte, dans des efforts par lesquels elle éprouve les obstacles qui s'opposent à elle et qu'elle ne surmonte jamais que partiellement. Or, s'il est possible pour la conscience de se dépasser elle-même et de se projeter au-delà de ce qui n'est pas elle, cela tient à son caractère *intentionnel*. Du latin « *in-tendere* » (« tendre vers »), la notion centrale d'*intentionnalité* désigne, dans le langage phénoménologique, la propriété qu'a la conscience d'être toujours orientée vers des objets.

La phénoménologie se présente donc comme une autre description de la conscience, projet qui est placé par Husserl lui-même dans la continuité de celui de Descartes (il a d'ailleurs écrit un ouvrage intitulé *Méditations cartésiennes*). Mais il y a d'importantes différences entre la phénoménologie et le cartésianisme. Husserl considère en effet que la conscience n'a pas de réalité séparée, qu'elle n'existe qu'au travers du mouvement même par lequel elle se *projette* dans le monde et vise des objets.

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Extrait gratuit de document, le document original comporte 13 pages.

Descartes considérait la conscience comme une réalité autonome susceptible d'exister indépendamment de toute incarnation dans un corps et de tout contenu de conscience particulier. Même si, dans les faits, nous éprouvons une union factuelle entre l'âme et le corps, le rapport entre la pensée et le corps se révèle seulement possible ; il n'est pas en soi nécessaire. Possible, comme en témoignent à la fois les sensations se transmettant du corps à la conscience et l'action volontaire de la conscience sur le corps ; mais non nécessaire : on peut se représenter, par une analyse réflexive, la substance pensante comme séparée du corps (c'est, selon Descartes, une preuve que l'âme est immortelle : elle peut exister indépendamment de la vie du corps). La pensée coupée du reste du monde et repliée à l'intérieur d'elle-même a pu, dans l'expérience du doute relatée dans les *Méditations métaphysiques*, se poser comme certitude fondamentale et comme substance séparée, « conscience pure ».

Husserl remet en question une telle auto-suffisance. On ne saurait, selon lui, définir la conscience comme un mouvement auto-fondateur qui se réfléchit en lui-même,. La conscience est toujours une façon pour moi de me diriger vers le monde, en y visant des objets. *La conscience ne se révèle à elle-même que dans sa rencontre et dans sa confrontation avec une extériorité*. « Tout état de conscience en général, affirme Husserl, est en lui-même conscience *de* quelque chose […]. Ces états de conscience sont aussi appelés états *intentionnels*. Le mot *intentionnalité* ne signifie rien d'autre que cette particularité foncière et générale qu'à la conscience d'être conscience *de* quelque chose, de porter, en sa qualité de *cogito*, son *cogitatum* en elle-même » (*Méditations cartésiennes*, II^{e} méditation, § 14).

Il n'y a pas, selon Husserl, de « je pense » (« *cogito* ») sans « chose pensée » (« *cogitatum* »). Il s'ensuit que, pour la phénoménologie, loin d'être passive face au donné qui se présente à elle (les perceptions, les affects, les « passions »), la conscience « travaille », « élabore » activement ses représentations, c'est-à-dire le contenu de la pensée. Il ne faut pas, d'après Husserl, concevoir l'objet présent dans ma conscience comme une simple image produite par l'impression que l'objet a suscité en moi, comme si ma conscience était comparable à un appareil d'enregistrement ou une caméra. L'image de la chose ne vient pas s'imprimer en moi du dehors. C'est plutôt ma conscience qui s'extériorise en se dirigeant vers la chose visée. La conscience *n'existe* qu'en se

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Extrait gratuit de document, le document original comporte 13 pages.

rapportant à des objets, et en se constituant un monde. C'est ce qu'écrit Merleau-Ponty, dans le prolongement de Husserl :

« Notre perception élabore des objets. […] Par exemple, je vois la maison voisine sous un certain angle, on la verrait autrement de la rive droite de la Seine, autrement de l'intérieur, autrement encore d'un avion. ; la maison *elle-même* n'est aucune de ces apparitions, […] elle est la maison vue de nulle part. […] Voir, c'est toujours voir de quelque part […].
Voir un objet, c'est toujours soit l'avoir en marge du champ visuel sans pouvoir le fixer, soit […] le fixer. Quand je le fixe, je m'ancre en lui, mais cet "arrêt" du regard n'est qu'une modalité de son mouvement. […] Regarder l'objet c'est s'enfoncer en lui, et les objets forment un système où l'un ne peut se montrer sans en cacher d'autres. […] Dans la vision, j'appuie mon regard sur un fragment du paysage, il s'anime et se déploie, les autres reculent en marge et entrent en sommeil […]. Regarder un objet, c'est venir l'habiter […].
Ce que nous venons de dire de la perspective spatiale, nous pourrions le dire aussi de la perspective temporelle. Si je considère la maison attentivement […], elle a un air d'éternité. […] [En réalité], je la vois d'un certain point de vue de ma durée. […]
Mon regard humain ne *pose* jamais de l'objet qu'une face […]. Si je conçois à l'image du mien les regards qui, de toutes parts, fouillent la maison […], je n'ai encore qu'une série concordante et indéfinie de vues sur l'objet, je n'ai pas l'objet dans sa plénitude. »

(*Phénoménologie de la perception*, I^re^ partie, Avant-propos)

D'après Merleau-Ponty, le rapport de l'homme au monde n'est pas une simple relation possible et occasionnelle entre le sujet et les objets : la conscience est structurellement un « *être-au-monde* ». Merleau-Ponty entend par là, à la suite de Husserl et de Heidegger, le mode d'être constitutif de l'existence humaine qui précède et conditionne le rapport au réel considéré sous la forme de la relation *sujet-objet*. Nous ne pouvons donc pas dissocier un monde *intérieur* ayant sa vie propre et le monde *extérieur* fait de relations quantifiables déterminées. En réalité, le monde est tout entier en moi et je suis tout entier en lui hors de moi.
La conscience est ainsi toujours *incarnée*, elle ne peut entrer en rapport avec le monde sans occuper une certaine place dans l'espace. Descartes avait défini l'espace comme une *substance étendue* pouvant être occupée par des parcelles de matière et s'était employé à distinguer l'ordre de la réalité spatiale dont mon corps fait partie de l'ordre de la pensée, qui est une substance immatérielle. Pour la théorie phénoménologique, l'analyse de la conscience doit prendre en compte l'unité indissoluble et constitutive de l'âme et du corps, qui rend très problématique l'idée d'une pensée dépourvue de corps. Comme l'écrit Merleau-Ponty, « je n'*ai* pas un corps, je *suis* mon corps » (*Phénoménologie de la*

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.
Extrait gratuit de document, le document original comporte 13 pages.

perception, I[re] partie, chap. III). Si je ne fais qu'un avec mon corps, c'est dans la mesure où, en lui et par lui, je suis au monde : être conscient, c'est *être-au-monde* par l'intermédiaire du corps. Comme le dit encore Merleau-Ponty, « Je ne suis pas dans l'espace et dans le temps, je ne pense pas l'espace et le temps [mais] je suis à l'espace et au temps, mon corps s'applique à eux et les embrasse » (*ibid.*).

Il est donc nécessaire de distinguer deux choses : d'une part, le corps étudié par la science, simple étendue matérielle dont je peux connaître les lois et que je peux observer comme s'il m'était extérieur. D'autre part, le corps *vécu* par la conscience, mon corps propre, dont j'éprouve la réalité, par exemple lorsque je souffre. Un médecin peut réussir à cerner les causes d'une pathologie et dresser, de manière très précise, la description *objective* de l'état d'un malade. Il lui est en revanche impossible d'analyser le fait de la douleur qui est par nature un sentiment *subjectif.* Si par exemple j'ai mal au dos, c'est *moi* qui souffre – en tant que conscience incarnée – mais ce n'est pas « mon dos » qui a mal, même si des examens cliniques (radiographie, scanner...) peuvent établir avec précision et objectivité la nature du problème physio-organique suscitant la sensation de douleur en moi. C'est aussi pourquoi la phénoménologie, dès Husserl, s'est construite contre les théories psychologiques qui ne voient dans la pensée qu'un état du cerveau et du système nerveux (la neuro-biologie ou le behavorisme par exemple[1]). Ces théorie négligent entièrement, lorsqu'il s'agit de comprendre la vie de l'esprit, le contenu de la conscience tel qu'il est vécu intérieurement.

[1] La neuro-biologie étudie le système nerveux, notamment le système nerveux central (le cerveau), et cherche les causes des états psychiques dans des modifications électro-chimiques. Le behaviorisme ou comportementalisme étudie les actes extérieurs de l'individu et cherche des corrélations entre les stimuli et les actes, ceux-ci étant considérés comme des réflexes ne faisant pas intervenir la conscience. C'est une application, à l'homme, des découvertes de Pavlov, qui avait permis de comprendre que certains réflexe sont *conditionnés*, et qu'il existe donc des réflexes qui semblent ne pas être naturels et automatiques. La théorie du réflexe conditionné (résultat d'un dressage) permet d'expliquer, selon les psychologues behavioristes, des comportements humains qui semblent libres mais qui seraient en fait les effets nécessaires de processus cachés et complexes se produisant dans le mécanisme stimulus/réflexe.

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Extrait gratuit de document, le document original comporte 13 pages.

2) La question du sens de l'existence et la critique de l'existence « inauthentique »

Selon Husserl, « exister », pour l'homme, revient à « ek-sister », ce qui signifie, selon l'étymologie latine, se tenir (« *sistere* ») hors de soi (« *ex* »). Je suis toujours *hors de moi* dans la mesure où je me projette vers ce qui n'est pas moi (les objets, les autres personnes, mon passé, mon futur). Ma conscience est, dans tous les sens du mot, pro-jet. Cet aspect de la théorie phénoménologique permet de comprendre que la phénoménologie n'est pas seulement une théorie de l'esprit, c'est aussi une méditation sur notre condition et sur *le sens* de notre existence, qui a notamment des implications morales.

Pour comprendre cette idée, on peut s'appuyer dans un premier temps sur l'analyse faite par Husserl de la façon dont nous percevons la temporalité. Dans ses *Leçons pour une phénoménologie de la conscience intime du temps*, il rappelle un problème posé par saint Augustin dans les *Confessions* (livre XI). Lorsqu'on commence à réfléchir sur ce qu'est le temps, écrit saint Augustin, on a le sentiment que celui-ci n'existe pas : le passé n'est plus, le futur n'est pas encore, et le présent disparaît à mesure qu'il apparaît. Pourtant nous nous représentons bien le temps, nous avons conscience de sa fuite, nous en organisons plus ou moins méthodiquement l'emploi. Comment résoudre ce paradoxe ? Saint Augustin répond qu'il faudrait plutôt parler d'un « présent du passé », d'un « présent du présent » et d'un « présent du futur ». Et comment le passé et le futur peuvent-ils être « présents » ? Ils le sont comme objets de pensée : souvenir ou attente. Husserl prolonge cette analyse, qui lui permet de souligner la dimension *temporelle* de l'intentionnalité de la conscience. Dans le présent de la conscience, quelque chose du passé est « retenu », sans être pour autant confondu avec le présent perçu (c'est la « rétention », qui est une forme de projection vers le passé, donc d'intentionnalité) ; de même, quelque chose du futur est à chaque instant anticipé, comme une suite du présent déjà en gestation (c'est la « protension »). Quant au présent, il n'est pas un simple instant sans épaisseur, puisqu'il est le passage à travers lequel le passé se projette dans le futur, et le futur devient sans cesse du passé.

Husserl le montre en décrivant l'audition d'un mélodie. Si les notes qui se succèdent étaient seulement perçues successivement, dans l'instant de leur apparition objective, elles n'existeraient pour nous que comme des réalités indépendantes : nous ne ferions l'expérience que de la monotonie, au sens exact du terme (« *mono-tonos* » : un seul son).

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Extrait gratuit de document, le document original comporte 13 pages.